# Les deux frères

Autor(en): **Rossel, Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **49 (1945)**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684520

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# *Les deux frères*

(A mon père)

O sainte liberté, ton nom est notre autel.
(V. R., Morgarten)

*Ils habitaient ensemble une cime très haute,*
*Blanche et sereine encor, qu'ils nommaient Liberté.*
*L'aîné depuis longtemps avait gravi la côte,*
*Puis le flanc dur, abrupt, qu'on disait indompté,*
*Et qui faisait pâlir les tyrans de la plaine.*
*L'audace, un idéal, plusieurs siècles d'efforts*
*L'avaient conduit là-haut, et sa grande âme, pleine*
*Du souffle pur des monts, chantait son fier essor.*

*Il fut seul bien des ans sur la cime sévère*
*Avant que le plus jeune à son tour y montât.*
*Il lui tendit, heureux, sa main ferme de frère,*
*Et le cadet, victime aussi des potentats*
*Pour avoir trop fixé la cime qu'ils maudissent,*
*S'était jeté, meurtri, dans les bras de l'aîné.*
*Et cette intime étreinte, au bord du précipice,*
*Les avait l'un à l'autre à jamais enchaînés.*
*Exilés ? Non ! A deux, ils pouvaient se suffire,*
*L'aîné voyant le monde en sage, et le cadet*
*A travers son grand cœur. O les rêves qu'ils firent !*
*Il leur semblait parfois que la cime montait,*
*Montait toujours plus haut dans la sphère étoilée,*
*L'argentant, comme l'Alpe, au contact des soleils*
*Qu'elle effleurait de sa blancheur immaculée ;*
*Et ces astres si purs qu'ils leur semblaient pareils,*
*Chacun, à quelque étoile immense et lumineuse,*
*C'était d'abord Justice et puis Fraternité,*
*Et puis, plus haut encor, Charité, merveilleuse...*

*Un soir qu'ils s'enivraient des splendeurs de l'été,*
*Un murmure, troublant comme un doux son de cloches,*
*Vint les tirer soudain de leurs doux rêves charmants,*
*Tantôt joyeux, tantôt grave, toujours plus proche,*
*Emplissant l'air du soir d'un saint recueillement ;*
*Il les saisit au cœur comme une voix chérie,*
*Et les deux frères, mus par un même frisson,*
*S'étreignirent, disant : « O ma mère, ô Patrie ! »*

*Deux jours plus tard, c'était la mort, la trahison*
*Tout en bas dans la plaine où trônent les despotes.*
*Les félons immolaient, assassinaient sans peur*
*Des peuples innocents qu'ils broyaient sous leurs bottes.*
*Guerre atroce, tragique, et monstrueux labeur !*
*Les deux frères, restés sur la cime bénie,*
*Suivaient d'un œil ardent ces terribles combats.*
*L'aîné surtout — le sage, ô cruelle ironie ! —*
*Se sentait entraîné par les forces d'en bas.*
*Le vertige le prit, il glissa dans l'abîme,*
*Roula jusqu'à la roche où le plus jeune, un jour,*
*Avait cherché sa main pour monter à la cime,*
*Et cria sa détresse et sa peine à son tour.*
*Mais le cadet, avant cette plainte éperdue,*
*N'écoutant que son cœur, s'était, de roc en roc,*
*Elancé pour saisir la pauvre main tendue.*
*Il la prit dans la sienne et l'aîné, que le choc*
*Avait comme brisé, dont l'âme était meurtrie,*
*Remonta le flanc dur, abrupt, jusqu'au sommet.*

*Là-haut, dans l'air paisible, où les deux frères prient,*
*Un son divin s'élève, une voix qu'ils aimaient,*
*Maternelle toujours, la voix de la Patrie.*

Jean Rossel.